

Création / tradition, le couple infernal

Nous avons l'habitude de penser le monde de façon binaire, par couples d'opposition. Le couple « création / tradition » est l'un de ces couples et c'est un couple infernal. Je m'attache aux mots.

1. La **création**, c'est « l'Acte consistant à produire et à former un être ou une chose qui n'existait pas auparavant ». L'idée de création suppose donc une idée d'*originalité*, l'idée d'*événement* aussi : il y a un avant et un après de la création. Mais il y a une autre acception de la notion de création (je la mets dans un coin de ma tête), c'est l'idée que créer est « l'Acte qui consiste à produire quelque chose de nouveau, d'original, *à partir de données préexistantes* ».

2. Maintenant, la **tradition**. La tradition, c'est « l'Action, la façon de transmettre un savoir, abstrait ou concret, de génération en génération par la parole, par l'écrit ou par l'exemple ». En même temps, la tradition, c'est « ce qui est transmis ». D'un côté, l'action de transmettre ; de l'autre, ce qui est transmis. Le même mot désigne donc à la fois l'action et son résultat. Et de cette confusion entre l'action de transmettre et la chose transmise naît un certain nombre de tensions qui ne vont pas manquer d'apparaître dès lors qu'il s'agit de confronter l'idée de tradition à l'idée de création.

Car on imagine que chacun des termes est exclusif de l'autre : soit on est dans la création, soit on respecte la tradition, mais on ne peut pas être à la fois dans la création et dans la tradition.

Or, c'est faux, bien évidemment. Et si nous pensons cela, si nous pensons que l'on ne peut pas conjuguer ensemble tradition et création, c'est que nous sommes prisonniers d'une **pensée fixiste du temps**.

Nous nous imaginons peut-être que la tradition est « un ensemble de manières de faire du passé », qu'elle est « un ensemble de codes ou de répertoires dont nous héritons » et qu'il nous faut transmettre aux générations futures afin que « notre culture » – cette culture dont nous avons hérité et qui nous a forgés – continue à exister au-delà de notre propre existence. Et c'est une acception courante du mot tradition qui nous amène à penser que : **est traditionnel ce qui passe de génération en génération par une voie essentiellement non écrite**, la parole en tout premier lieu mais aussi l'exemple.

C'est d'ailleurs lorsqu'elle est envisagée comme ça que la tradition peut devenir l'objet d'une **valorisation mythique**. On voit dans la tradition :

- une origine prestigieuse et de toute façon lointaine,
- un savoir mystérieux,
- une connaissance préservée,
- un héritage exclusif,
- une différence proclamée,
- une autorité affirmée.

Mais en même temps qu'elle est l'objet d'une *valorisation mythique*, la tradition va être l'objet d'une *dévalorisation critique*. Et pour conclure, je scrute ce paradoxe.

Ce paradoxe tient à deux évidences : la première évidence, c'est qu'une tradition, quelle qu'elle soit, n'existe plus si elle n'est pas « rejouée » sans cesse, si elle n'est pas remise en scène pour qu'elle continue à être ce **catalyseur de lien social** qui est la fonction de toute tradition. La seconde évidence – et là je fais un petit pari sur le débat qui va suivre et je m'en excuse –, c'est que nous ne sommes pas forcément d'accord entre nous sur **ce qui est à transmettre**. Or, si nous ne sommes pas tout à fait d'accord entre nous sur ce qui est à transmettre, c'est bien que « la tradition » ne s'impose pas d'elle-même, comme si elle était livrée par Dieu ou par la Nature avec mission aux générations actuelles de la préserver. Non, si nous ne sommes pas tout à fait d'accord entre nous, c'est qu'il faut **faire des choix** et que, de toute façon, sans nous, la tradition n'existe pas.

Or, comment choisir dans notre environnement culturel les éléments qui font une culture basque ? Il y a une part d'arbitraire dans les choix que nous faisons de privilégier tel pas de danse, de privilégier telle intonation, tel mélisme de *Ahaïde delizius huntan*, par exemple, de jouer tel ou tel instrument, de parler batua ou souletin ou les deux... Cette part d'arbitraire, les générations qui nous ont précédés l'ont assumée aussi. Elles ont choisi de chanter de telle manière, elles ont choisi de danser ou pas, ont choisi d'élire un tel comme le meilleur danseur. Ce que nous appelons « la tradition » n'est donc qu'un prélèvement parmi d'autres possibles, un prélèvement que nous opérons sur les manières de faire dans lesquelles nous avons grandi comme dans une évidence. Ce que nous appelons « la tradition », c'est donc un ensemble mal défini de manières de faire dont nous avons héritées et que nous repassons au crible de nos propres goûts, de nos propres capacités, de notre propre « idée de la tradition ». Finalement, le message des générations qui nous ont précédés fut celui-ci : **prends et fais avec ça**.

Mais il y a autre chose. Cet autre chose, c'est le regard extérieur, et c'est ce que certains ethnologues appelle « l'injonction identitaire ». Cette injonction identitaire, c'est : « deviens qui tu es ». Cette « injonction identitaire », c'est un regard extérieur posé sur une communauté humaine. C'est cette injonction que l'on trouve au fondement de cette Convention de l'UNESCO pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel, signée en 2003 et dont il sera question dans le grand débat que nous allons organiser à Bayonne les 22 et 23 mai prochains.

Mais cette « injonction identitaire », c'est aussi ce que l'on trouve d'une manière assez ordinaire dans notre vie de tous les jours. Et j'ouvre le Sud-Ouest du 10 janvier 2015.

Si l'on en croit une statistique publiée par le journal Sud-Ouest sous couvert de sondage d'opinion, le monument emblématique du Pays Basque est le train de la Rhune. La personnalité contemporaine qui incarne le Pays Basque, c'est le chanteur Michel Etcheverry. L'activité économique qui désigne le Pays Basque, c'est le tourisme. L'événement le plus significatif du Pays Basque, ce sont les Fêtes de Bayonne. Le produit emblématique, c'est le jambon de Bayonne. La figure basque historique, c'est Luis Mariano. L'événement basque qui a marqué le Pays Basque, c'est le mariage de Louis XIV. Ainsi de suite...

Que faire avec ça ? Nous reconnaissons-nous dans cette image de nous-même que nous renvoie le Sud-Ouest ? Nous reconnaissons-nous dans les emblèmes identitaires que nous impose une presse hégémonique ? Et que devient, dans ce cadre, le « deviens qui tu es », bienveillant et condescendant de l'UNESCO ?

Et c'est ici qu'il faut nous souvenir de la deuxième acception du mot création que j'avais mis de côté au début : la création comme « Acte qui consiste à produire quelque chose de nouveau, d'original, *à partir de données préexistantes* ». Et c'est ici, évidemment, que tradition et création se rencontrent et que notre regard s'inverse.

En effet, nous ne pouvons plus considérer la tradition comme un ensemble de manières de faire qui se transmet de génération en génération dans une sorte de continuum temporel qui serait évident. Nous avons tous en tête des cas de traditions qui auraient disparues si quelqu'un ne s'était pas engagé pour la réinventer, la réinstaller dans l'histoire. La tradition, ce n'est donc pas « quelque chose que nous recevons du passé et que nous transmettons tel quel aux générations à venir », la tradition, c'est un regard que nous posons, aujourd'hui, sur les manières de faire du passé, et un engagement que nous prenons afin

d'**instaurer une continuité** entre ce que notre monde est aujourd'hui et ce qu'il fut hier, un monde que nous voulons basque et que nous tenons à installer **comme tel** dans l'histoire.

Ce qu'on comprend alors, c'est qu'on ne peut pas « respecter la tradition », qu'on ne peut pas faire « perdurer une tradition », ou « transmettre une tradition » sans la *recréer*, c'est-à-dire : sans **créer**. Pour qu'une tradition perdure dans le temps, il faut en effet la recréer sans cesse, il faut **continuer à l'inventer**. Une tradition, ça s'invente.

Il suffit en somme de nous souvenir qu'après tout **l'histoire crée beaucoup plus qu'elle ne reproduit**.